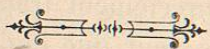


commun des hommes. Dans la musique wagnérienne surtout, le rythme semble se dérober par les changements de mesure, la mélodie par les changements de ton; l'oreille et l'esprit de l'auditoire se fatiguent à la poursuite d'un motif qui fuit sans cesse. S'il y a, comme plusieurs le prétendent, de vraies beautés dans semblables compositions, ce sont des beautés savantes qui ne peuvent être perçues et goûtées que par des intelligences préparées par une culture spéciale.



CHAPITRE VIII

Du beau moral.

Le langage parle souvent de beaux dévouements, de beaux, de nobles sacrifices; il proclame que la vertu parvenue à un certain degré d'éclat est vraiment belle. Quelle est cette beauté nouvelle et sous quelle dénomination spécifique la ranger? En elle nous ne saisissons aucune harmonie de lignes, de couleurs ou de sons, ce n'est donc pas une beauté plastique, matérielle, sensible. Ce n'est pas davantage une beauté purement intelligible : ce qui frappe notre sens esthétique, ce n'est ici ni l'intelligence, ni la logique, ni la science, ni l'habileté, c'est un resplendissement de l'ordre moral.

Qu'est-ce que l'ordre moral? C'est celui dont la conscience est le mémorial vivant et le juge.

Voix mystérieuse, écho de la voix du divin Maître, la conscience dit au cœur de tout homme tantôt : « Ceci est bien, c'est le devoir, la vertu; » tantôt : « Ceci est mal, c'est le désordre, le vice. » Après chacun de nos actes, elle fait retentir le cuisant langage du remords ou la douce et pacifiante approbation divine. Ce dictamen de la conscience atteint tout ce qui positivement ou négativement appartient à l'ordre moral, mais sans nous révéler l'essence de cet ordre. C'est l'intelligence de la vertu qui nous en fera connaître le fond et le lien.

La vertu en action n'est autre chose que la pratique du *bien*, que la poursuite de ce bien qui est pleinement digne d'être désiré et atteint par la volonté humaine. De même que la science éclaire notre esprit et perfectionne notre âme par rapport au vrai, la vertu ennoblit la volonté et perfectionne l'âme par rapport au bien. Ce bien moral, ce bien par excellence, que l'homme a tout avantage à poursuivre, c'est son propre achèvement, sa perfection, la fin dernière à laquelle il a été destiné par le Créateur. D'après Aug. Comte, la destinée d'un être est indiquée par ses attractions naturelles. Ici le philosophe positiviste a raison, le Créateur ne peut pas vouloir se contredire. Or, toutes les tendances instinctives de l'homme sont pour le bonheur. Ce bonheur, quel est-il? Notre instinct le poursuit sans le connaître, parce que l'instinct ne connaît jamais son but. Mais l'expérience nous apprend que nous le cherchons vainement dans le plaisir, la fortune, la science, l'amour ou la gloire. Où que nous croyions le trouver ici-bas, nous ne tarderons pas à le constater, il est

toujours plus ou moins creux et fragile. La raison nous fait entrevoir et la foi nous révèle que le vrai bonheur, le seul qui puisse combler les capacités de notre cœur, consiste en la vue et la possession de Dieu, vérité et bonté suprêmes, dans le partage éternel de la félicité divine.

Reste à déterminer les moyens de poursuivre cette destinée et d'arriver à cette union avec Dieu. La raison et la foi sont d'accord pour nous répondre que, créés à l'image de Dieu, nous trouverons notre perfection et partant notre bonheur dans l'achèvement de cette ressemblance. Nous l'obtiendrons par une conformité chaque jour plus complète de notre volonté avec la sienne, par une observation plus parfaite de sa loi. Dans notre langue française habituellement si philosophique dans la formation de ses mots, commander a pour synonyme *ordonner* ou procurer l'ordre. Ce dernier sens, discutable quand il s'agit des commandements de l'homme, se vérifie parfaitement dans ceux qui émanent de Dieu; ils sont nécessairement dictés par la sainteté même, c'est-à-dire par un amour infini de l'ordre.

Concluons-le donc : la fidélité à la loi divine réalise l'ordre moral. Cet ordre a pour fond le bien que poursuit la vertu et pour lien la destinée de l'homme. Dès lors nous pouvons avec saint Augustin définir la beauté morale : *la splendeur du bien*⁽¹⁾, ou la splendeur de la fidélité au service de Dieu, ou encore *la splendeur de l'ordre dans l'exercice de la liberté*. Car cette faculté n'a été donnée à l'homme

(1) Vide *Epistolam (cxx) ad Consentium*, 20.

que pour lui permettre de servir Dieu volontairement et lui valoir, s'il le veut, l'honneur et la joie d'être l'artisan de sa félicité éternelle.

Est-ce à dire qu'il ne saurait y avoir de vertu hors ce culte explicite du vrai Dieu? Nullement, car tout ce qui est conforme à l'ordre est par là même en conformité avec la volonté divine, et nous trouvons, jusque dans le paganisme, çà et là, d'admirables exemples de vertu. Nous n'en rappellerons qu'un seul des plus connus, emprunté à l'histoire romaine. L'empereur Auguste avait comblé de faveurs le jeune Cinna, et l'aimait comme son propre fils. Cependant, égaré par de perfides conseils, le favori du prince entre dans une conjuration ourdie contre la vie de son bienfaiteur et s'engage à lui porter de sa main le coup mortel. Auguste l'apprend, fait venir l'ingrat, lui montre qu'il sait la conjuration où il est entré et le crime qu'il médite. Puis, tandis que le coupable atterré reste muet d'épouvante, l'empereur lui prend affectueusement la main :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie!

Comment ne pas admirer pareille magnanimité!

D'autre part, toute fidélité au devoir, toute vertu, même chrétienne, ne suffira point à donner la vision de la beauté morale. Le premier degré de la vertu, c'est l'accomplissement du devoir, c'est l'entrée dans la carrière du bien; il reste de nombreux degrés à franchir avant d'arriver à l'héroïsme. Pour être vraiment belles et provoquer notre admiration, la fidélité, la vertu doivent resplendir.

Tel est le général de Sonis, à Loigny, le 2 décem-

bre 1870. En présence d'une troupe démoralisée qu'il veut ramener au combat, il tente de l'électriser par son exemple. Il fait déployer la bannière du Sacré-Cœur, et se précipite à la tête de ses trois cents zouaves pontificaux, affrontant à bout portant la mousqueterie allemande. Il tombe avec les deux tiers de ses braves.

Telle encore la duchesse d'Alençon, au milieu de l'affolement et des horreurs de l'incendie du Grand Bazar de la Charité, à Paris, le 4 mai 1897. Au moment où le feu, courant d'un bout à l'autre du léger bâtiment avec la rapidité d'une fusée, faisant pleuvoir les flammèches et les brandons ardents, ne laissait plus d'espoir que dans une fuite immédiate, la noble dame ne songe qu'au salut des jeunes filles qui l'entouraient. A M^{lle} d'Andlau qui lui crie : « Sauvons-nous! » elle répond : « Ne vous occupez pas de moi! » A M^{lle} Jeanne de la Cornillère qui la prend par la taille et veut l'entraîner : « Non, non, dit-elle, sauvons d'abord nos invités. » A la marquise de Lubersac, elle ajoutait, quelques minutes après, et déjà atteinte par les flammes : « Non, plus tard, la dernière. » Et, regardant le ciel : « Le devoir avant tout! » Victime de sa charité, elle tombe près de son comptoir où l'on retrouva son corps carbonisé.

Pour être belle, la vertu n'a pas toujours besoin de s'élever aussi haut; il n'est pas même nécessaire qu'elle éclate de fait aux yeux du public. Le beau moral peut se rencontrer jusque dans l'accomplissement de devoirs obscurs et dans la pratique d'une vie en apparence commune. Il est des splendeurs

cachées, des vertus héroïques ignorées, les bienheureux et les anges se plaisent à les contempler.

Tous les hommes admirent la vertu dans son héroïsme, mais plusieurs se refusent à y voir une beauté qui puisse occuper les esthètes et rentrer dans la définition générale : la splendeur de l'ordre. Comment par exemple, disent-ils, reconnaître les deux éléments essentiels de l'ordre, l'unité et la variété, dans le dévouement du chevalier d'Assas ou dans la charité de saint Vincent de Paul ⁽¹⁾?

Un peu de réflexion y suffira, pensons-nous. Au moment où d'Assas voit dix épées dirigées contre sa poitrine, prêtes à le percer s'il pousse le cri d'alarme, que se passe-t-il dans son cœur? Une variété de sentiments s'élèvent comme une tempête; lutte sublime, décisive entre l'amour des siens, l'instinct de la conservation, le patriotisme et l'honneur. Mais soudain : « A moi, Auvergne! » s'écrie le héros, et il tombe transpercé! L'amour de la patrie et de l'honneur a triomphé des autres sentiments, et en les subordonnant au devoir, réalisé et fait resplendir l'unité de l'ordre moral.

Saint Vincent de Paul dépense sa vie au soulagement des malheureux. Sa compassion ingénieuse fait surgir partout des institutions charitables; devenue contagieuse, elle suscite une légion de sœurs grises, légion depuis lors sans cesse renouvelée. Plus de vingt mille de ces héroïques filles se voient de nos jours appliquées à toutes les œuvres de miséricorde. La charité du grand saint est aussi *variée*

(1) M. É. Rabier, *Psychologie*, p. 629.

que les misères qu'elle soulage, elle est aussi *une* que l'amour de Dieu, source de son dévouement. Lui-même nous l'apprend, il voyait dans tous les malheureux l'image de Celui qui s'est fait misérable pour l'amour de nous. « Retournez la médaille, » disait-il parfois en parlant de ses pauvres. « Retournez la médaille, vous verrez Jésus-Christ. » Sous l'influence de cet amour unique dans son principe, multiple dans ses applications, non content d'accomplir son devoir, le Serviteur de Dieu va jusqu'à l'héroïsme et nous remet sur les lèvres le mot de David : « Que Dieu est admirable dans ses saints ⁽¹⁾! »

Les adversaires insistent : La beauté morale ne saurait naître de la réalisation de l'unité dans la variété, « car elle existe aussi bien dans le caractère d'un scélérat que dans celui d'un honnête homme ⁽²⁾. » Qu'il puisse y avoir *unité psychologique* dans les divers sentiments d'un scélérat autant que chez l'homme de bien, supposons-le. Néanmoins, l'*unité morale* fait radicalement défaut dans l'âme du scélérat, car il abuse de sa liberté pour se porter à l'opposé de sa destinée. L'âme, la vie de ce scélérat est laide par le désordre et la perversion de ses tendances et de sa conduite.

La vertu tient le milieu entre deux excès opposés, la philosophie païenne elle-même l'a reconnu ⁽³⁾.

(1) *Psalm.* David, LXVII, 36.

(2) M. É. Rabier, *Psychologie*, p. 629.

(3) *In medio virtus!*

Virtus est medium vitiorum et utrinque reductum.

Horât. *Epist.* XVIII, v. 11.

Dès lors, la mesure y règne en souveraine ⁽¹⁾, le moindre excès dans un sens ou dans un autre est un défaut qui empêche la vertu de briller. Plus que toute autre, l'unité morale est jalouse de son intégrité ⁽²⁾.

La connaissance distincte de la beauté morale nous permet de résoudre une difficulté laissée pendante depuis l'antiquité; s'il faut en croire le docte M. Ch. Bénard ⁽³⁾, Platon, Aristote, Plotin et en général tous les philosophes métaphysiciens ont reconnu et proclamé l'unité fondamentale des trois idées du vrai, du beau et du bien, mais on peut ajouter qu'ils les ont confondues, faute de marquer les différences qui séparent le beau du vrai et du bien. Pour qui nous a suivi jusqu'ici, il est une différence fort claire : le vrai, le bien et le beau ne sont pas sur le même niveau; le beau intelligible étant la splendeur du vrai, le beau moral la splendeur du bien, le beau l'emporte sur le vrai et sur le bien, car il en est la splendeur. Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si l'esthétique jette de la lumière sur nombre de problèmes philosophiques, et nous donne d'atteindre certaines vérités des plus précieuses pour la conduite de l'existence.

L'homme est le seul être moral de la création visible, car il est le seul à avoir conscience du bien

(1) Est modus in rebus, sunt certi denique fines.
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Horat. Satyr.

(2) Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu. — Auct. antiq.

(3) Ch. Bénard, *l'Esthétique d'Aristote et de ses successeurs*, p. 21, 22.

et du mal, le seul à jouir de la liberté, à porter la responsabilité de ses actes. Cependant, le domaine de l'ordre moral ne se confine pas dans l'homme, il s'étend à tout ce qui peut exercer une influence sur les mœurs. Partout où cette influence remportera d'éclatantes victoires, elle nous donnera la vision du beau moral. Nous pourrons ainsi le constater dans la religion, la philosophie, les beaux-arts et la nature. Ce sera l'objet des chapitres suivants.

